

Solange

Morte de Pêcheux

CHRONIQUES DE L'OUBLI ORDINAIRE

Courtime

"Je dis qu'une génération, la mienne, a elle aussi gaspillé quelques sujets. Ce n'était pas des poètes, mais c'était aussi des voix et des pensées".

J.C. Milner,
Les noms indistincts,

Seuil, Paris, 1983

→ Réterritorialisation de analyse de discours
Formalisation x non formalisation

1 - UNE ÉPOQUE DE RUPTURES -

Janvier 1984. Mort d'un philosophe. Le Monde annonce la disparition de Michel Pêcheux. Une date ou deux, quelques mots, quelques lignes, au bas d'une page...

En Octobre 1984, Georges Leroux me demande de rédiger une introduction aux deux textes qui suivent. Il s'agit de deux exposés que nous avons faits, Michel Pêcheux et moi-même, à l'Université du Québec à Montréal, à l'occasion du Colloque "Texte et Institution", en Octobre 1979. Cette introduction s'imposait : le temps écoulé entre la rédaction de ces deux textes et leur publication demandait qu'ils soient situés dans leur contexte.

J'ai beaucoup hésité à écrire ces lignes, j'hésite encore au moment même où je les écris. J'hésite à rappeler ce que j'aurais peut-être souhaité taire, oublier : qu'entre le moment de l'écriture de ces deux textes et celui de leur relecture, le temps passé a été une période de ruptures difficiles.

Ruptures politiques tout d'abord : celle de l'Union de la Gauche. Et du même coup la fin de l'union comme ligne politique au sein de la gauche française ; toute politique de gauche sera désormais affectée d'un vide, surgi d'un leurre.

à paraître dans Séquences, n° 1, Montréal, Hiver 86,
Printemps 86.

Au même moment, le lien qui attachait bien des universitaires et des intellectuels à une forme organisée de la vie politique se relachait brutalement. Ils ne quittaient pas la politique : c'était plutôt la politique qui s'éloignait d'eux. Certains en conçurent un étrange soulagement, teinté d'amertume; d'autres un profond désarroi devant une liberté insupportable de n'avoir pas été désirée. Ce fut pour tous une période douloureuse de séparation et de dispersion.

Des liens s'étaient dénoués qui les avaient rendus étrangers les uns aux autres (1). Mais d'autres dissociations redoublaient l'éparpillement de ceux que le travail, la pensée ou l'amitié avaient unis : la pratique politique, indissociable du travail théorique pour qui célébrait "la fusion historique de la théorie marxiste et du mouvement ouvrier", s'en déchirait soudain ; leur pensée se trouvait désormais vouée à elle-même. Certains se turent alors et s'éloignèrent sans bruit ; d'autres s'en allèrent bavarder ailleurs ; d'autres enfin se résolurent à découvrir ce qu'ils n'avaient jamais cessé de savoir tout en s'obstinant à vouloir l'ignorer. C'est de cette "redécouverte" que les textes que l'on va lire témoignent : que le discours communiste ne saurait fonctionner que comme mémoire commémorative, une machine qui répète aussi imperturbablement certains énoncés qu'elle en rejette d'autres dans l'oubli ; que la "propagande prolétarienne" ne soit qu'un double caricatural et aveuglé des techniques de manipulation de masse. Mais cet oubli et cet aveuglement étaient aussi les nôtres ; ces deux textes conservent la trace de ce que nous n'avons pas toujours su le discerner.

(1) De cette dispersion, l'ouvrage de J.C. Milner : Les noms indistincts (Seuil, Paris 1983) rend bien compte.

2 ECLIPSES DE MEMOIRE

Il y a une autre raison à vouloir introduire aujourd'hui à ces textes. Ils prennent en effet sens tous deux dans le projet de constitution, à partir de la fin des années 60 en France, d'une analyse du discours qui allait se donner le discours politique comme objet privilégié. Cette tentative - liée au développement de la pensée critique, alors totalement identifiée au marxisme, et ayant fait de la linguistique une référence méthodologique essentielle dans l'analyse du texte - me semble désormais avoir pris fin, du moins sous les formes qui étaient alors les siennes. Bien que d'autres travaux puissent en apparaître comme d'éventuels prolongements, l'analyse du discours à laquelle je fais référence ici n'aura pas survécu à la fin de "la belle saison idéologique que la gauche a connue" (2).

La conjoncture politique s'est en effet considérablement modifiée : elle est dominée depuis quelques années par les thèmes du retrait ou du reflux de politique (3). Les signes en sont multiples : dépolitisation du corps social, "desidéologisation" de certains partis politiques au nom de la "modernisation" ; mais aussi déclin du militantisme et de la syndicalisation, revendications concrètes et réalistes : la gauche au pouvoir découvre le pragmatisme politique. D'autres signes encore : le "silence" des intellectuels, l'indifférence ou l'apathie du plus grand nombre, le repli de chacun sur soi ; le renouveau de l'individualisme, qui se déploie dans un espace considéré comme politiquement vide (4), retrouve avec un intérêt fasciné les modèles économique et culturel de l'Amérique de Reagan. Les idéologies seraient mortes : le déclin spectaculaire du marxisme (5), dans la pensée politique comme à l'Université, marque la fin des "grands récits" (6). Les uns après les autres, les "maîtres à penser" nous quittent ou se taisent. Il arrive même que ces disparitions soient accueillies avec un certain soulagement et soient parfois l'occasion de funérailles hâtives et douteuses (7).

(2) Cf. M. Lagueur : Le marxisme des années 60, Hurtubise, Montréal, 1982, p. 12.

(3) Voir notamment P. Birnbaum : La fin du politique, Seuil, Paris, 75, et Ph. Lacoue-Labarthe et J.L. Nancy : Le retrait du politique, Galilée, Paris, 1983.

(4) Voir G. Lipovetsky : L'ère du vide, Gallimard, Paris, 1983.

(5) Voir L. Colletti : Le déclin du Marxisme, PUF, Paris, 1984

(6) Voir J.F. Lyotard : La condition post-moderne, Minuit, Paris, 1979

(7) Voir J.P. Aron : Les modernes, Gallimard, Paris, 1984

Il y a dans cet ensemble de thèmes et d'analyses des observations qui retiennent l'attention, mais qui traduisent aussi un souhait très répandu: qu'enfin la page soit tournée, que soit révolue l'époque détestable où tout était politique. Et le désir est grand qu'advienne le moment où rien ne le sera plus.

La représentation du politique s'est ainsi profondément transformée dans les dernières années. Il ne s'agit pas ici de se désoler, ou de se réjouir de cette évolution, mais de comprendre ce qui s'y joue. Et d'en tirer certaines conclusions quant à l'existence

d'une analyse des discours, comme tentative s'efforçant de saisir les formes textuelles de la représentation du politique. Dans ce champ, quels sont les effets de ce désir aujourd'hui répandu qu'il n'y ait plus de politique ?

L'avènement de la "fin du politique" marque l'émergence

d'un double effacement : le recouvrement du rapport de domination politique, qui n'a pas pour autant cessé d'exister, et des formes nouvelles que ce rapport peut prendre ; mais aussi l'oubli de ce mouvement de pensée qui, depuis le début des années 60, s'est exténué dans l'analyse de la domination politique, pour en avoir fait l'objet unique qui le rendit aveugle à tout autre.

C'est au prix de cette perte de mémoire que nous sommes ainsi conviés aujourd'hui à tourner la page. Oublier les enjeux d'alors, les textes qui les exprimaient, les voix qui disaient ces textes, ce serait tourner indéfiniment la même page s'il est vrai que cette omission est au principe même de sa répétition. Il y a dans l'histoire récente de la pensée en France des drames humains sur la mémoire desquels pèse une tenace volonté d'oubli. Le caractère personnel et tragique des choses vécues, la pudeur ou bien la peine ne suffisent pas à expliquer ce silence qui cantonne ce qui peut s'en dire à la confidence, à l'allusion, à la réticence, ou à l'anecdote. Surtout cela, il nous faudra travailler et penser (8).

18. C'est là l'un des sens que je vois, pour ma part, au titre de la revue qui accueille ces pages. Des Sédiments : les traces, les dépôts, les strates dont est faite la pensée. Mettre à jour ces sédiments là où l'enfouissement les guette. Prendre leur sens à des voix, des écritures, des pensées. Comprendre ainsi ce que nous disons aujourd'hui.

(Chercher 2)

"C'était surtout... à cause du côté gênant de cette affaire qu'on s'était séparé de nous, pour n'en rien savoir, pour n'en pas parler, n'y point penser, ne pas risquer d'être atteint de façon ou d'autre" (9)

Cette perte de mémoire risque de nous détacher d'événements proches de notre propre histoire. Elle me paraît aller de pair avec un recul de la pensée critique :

"Quand on veut exterminer les peuples, rappelle Milan Kundera dans son Livre du rire et de l'oubli, on commence par leur enlever la mémoire".

Rien ne nous menace pourtant en apparence de cette pratique totalitaire de l'oubli qui efface et réécrit l'histoire au fur et à mesure qu'elle s'accomplit. Rien en effet ; sinon peut être l'oubli le plus ordinaire, celui auquel rien ni personne ne nous contraint : celui de ce que nous étions il y a si peu.

3 - LE TEMPS DES ARPENTEURS -

Cette volonté d'oubli, il me semble que l'on peut en repérer l'émergence de façon très générale, à la fois sur le terrain scientifique, et dans le domaine qui nous intéresse ici ; et aussi qu'on peut la nommer : une éclipse de la raison critique. Elle prend dans la politique la forme du pragmatisme, ce "reflet d'une société qui n'a plus le temps de se souvenir et de méditer" (10). Dans les sciences humaines la valeur opérationnelle, pratique, instrumentale de la raison efface sa valeur critique ; l'observation supplante les savoirs généraux ; le fait disqualifie l'interprétation, le spécialiste se dresse devant l'intellectuel. Les chercheurs, jadis égarés dans le ciel des idées, retrouvent la terre ferme des choses ou les rigueurs du calcul. C'est dire que le désir qu'il n'y ait plus de politique et que soit effacé le temps où il y en avait, s'incarne dans une raison disciplinaire et instrumentale : dans un

(9) F. Kafka : Le château, Gallimard, Paris, 1972, p. 301.

(10) : M. Horkheimer : Eclipse de la raison, Payot, Paris, 1974, p. 30

renouveau du positivisme.

Dans le domaine de l'analyse du discours, certaines manières de travailler semblent ainsi avoir presque disparu. Et notamment une conception du travail théorique, à laquelle M. Pécheux avait apporté une contribution essentielle, qui consistait en une déterritorialisation (11) des disciplines, la linguistique et l'histoire en particulier.

La pensée critique n'avait alors que peu de respect pour les frontières disciplinaires :

"Plus généralement, par-delà les frontières académiques traditionnelles entre sociologie, économie, histoire, on entendait faire prévaloir l'urgence d'une critique plus globale qui pouvait rassembler des dimensions assez artificiellement séparées par ces disciplines" (12).

Cela a contribué à faire de l'analyse du discours une pratique instable, divisée entre une fonction critique et une fonction instrumentale.

On vit en effet se développer, sur le plan théorique, des démarches qui s'apparentaient volontiers au braconnage, traversant des champs disciplinaires hétérogènes pour y emprunter et y questionner objets et concepts. Et même si ce type de travail a été dans l'ensemble dominé par une conception qui ne voyait de vérité que dans la science et de science que dans le marxisme, il a eu pour effet d'interroger de façon critique l'existence même des disciplines en les déterritorisant (ainsi de la linguistique mise en question à partir de l'existence du discours...). La linguistique en France a fini par y être sensible, au point que le terme de discours, jadis ignoré, y est devenu un Maître Mot. D'un même mouvement cependant, l'analyse de discours élaborait sa propre

(11) Au sens que G. Deleuze et F. Guattari donnent à ce terme dans : Kafka pour une littérature mineure, Minuit, Paris, 1976.

(12) M. Laguerre, Le marxisme des années soixante, p. 32.

instrumentalité ; elle délimitait son objet, construisait des procédures : elle tendait à se territorialiser.

Cette tension, que pendant longtemps M. Pêcheux a su maintenir dans son travail, semble désormais lettre morte. La pratique de la déterritorialisation dans le travail théorique, ce qu'il y eut peut-être de plus politique en analyse du discours, est certainement ce qu'il y avait en elle de plus fragile : on assiste à présent dans le champ des études sur le discours à un retour à la sédentarité. Le nomadisme semble révolu, voici venu le temps des arpenteurs : celui de la délimitation, du quadrillage et de la mesure. L'exercice juridique de la propriété privée, quelque peu destabilisé durant la vague de pensée critique, a repris ses droits dans la délimitation des savoirs. Au sens propre, les sciences humaines se sont ressaisies en se reterritorialisant. Ainsi l'analyse du discours s'est-elle isolée en s'autonomisant, et s'est-elle spécialisée dans le même temps. C'est la rançon, dira-t-on, de la spécialisation toujours accrue des domaines du savoir. Une nécessité inéluctable...

Je n'en suis pas sûr. La nécessité de la spécialisation s'était depuis longtemps imposée dans le travail en sciences humaines. En revanche, sa recrudescence actuelle correspond à une accélération de la professionnalisation des disciplines. Et l'on a affaire ici à une toute autre nécessité : la spécialisation renforcée et la professionnalisation des savoirs sont venues, après l'ère des ruptures, reprendre une grande partie du terrain qu'occupaient la réflexion et la pratique politique et critique à l'Université. A leur place, on a vu apparaître des groupes, souvent éphémères, qui se sont voués à la gestion d'un patrimoine disciplinaire (13).

Le champ des orthodoxies est en fin de compte demeuré stable à l'Université : au dogmatisme politique a succédé un peu partout l'académisme disciplinaire. On ne saurait s'en étonner : ils entretiennent à la vérité un rapport semblable.

(13) "On a aussi des bandes, combinées par des solidarités matérielles : souvenirs transformés en ambitions, engagements de désir modifiés en gestion d'un avenir, il s'agit alors de prévoir et de lier, d'obliger et d'échanger, de parler pour ne pas penser". J.C. Milner, Les noms indistincts, p. 147.

Il me semble important d'apprécier les conséquences de ce retour indéniable de l'académisme (14). De rappeler à quel point il tient à la fonction de qui s'en fait l'agent, à quel point cette fonction lui sert d'idéal ; de dire en quoi les cloisonnements d'objets et les légimitations strictement méthodologiques témoignent d'une pratique de l'ignorance réciproque entre les domaines du savoir.

"Les fonctionnaires sont des gens très capables, mais dans une seule spécialité : quand une question est de leur ressort, il leur suffit d'un mot pour saisir toute une série de pensées, mais s'il s'agit d'une chose qui sort de leur rayon, on peut passer des heures à la leur expliquer, ils remuent la tête poliment mais ils ne comprennent pas un mot". (15).

*

*

*

(14) Voir P. Bourdieu, Homo Academicus, Minuit, Paris, 1984.

(15) F. Kafka, Le chateau, p. 310

Il ne s'^{est donc pas}agit ~~pas~~ ici d'esquisser de nouvelles perspectives pour l'analyse de discours; mais plutôt de ~~l'écouter~~ ^{l'écouter} une brève chronique, son histoire la plus récente. De dire en quoi cette histoire collective, qui fut aussi celle de chacun, a été marquée par le désarroi des ruptures, l'apparition d'un vide politique, l'avènement d'une politique sans mémoire et l'émergence de formes nouvelles d'assujettissement qui tiennent à l'oubli de soi. Il ne s'agit pas non plus de regretter que l'analyse de discours soit à présent différente de ce qu'elle a été; mais davantage de rappeler en quoi elle eût une fonction critique qu'elle semble désormais avoir ~~perdue~~; de ne pas oublier qu'elle fût sa prédilection: le texte comme "objet politique- car il n'y en a pas d'autre" (I6).

J'ai souhaité enfin par ce rappel dire l'importance d'une éthique de la mémoire dans le travail théorique et l'écriture: qu'est-ce que penser autrement que ce qu'on a pensé? Qu'est-ce qu'une fidélité à soi-même qui ne soit pas un ressassement? Qu'est-ce qu'une différence à soi-même qui ne soit pas un reniement?....

Jean-Jacques Courtine
Paris, Novembre 1984.

(I6) R. Barthes, Leçon, Seuil, Paris, 1978, p. 33.